

PROLOGUE

Mes bottes me font un mal de chien. En temps ordinaire, je passerais outre la douleur lancinante qui me traverse les orteils, une souffrance quotidienne que je suis prête à m'infliger au nom de ma passion pour la mode et les talons de douze centimètres que j'affectionne tant. Oui mais voilà : les bottes en question ne sont ni griffées, ni stylées, ni même un tant soit peu agréables à regarder. Non Madame. Ces « choses » sont trop petites d'une pointure et demie, d'un improbable coloris gris-taupe-qui-sort-tout-droit-de-son-terrier, et – comble de l'horreur – confectionnées sans amour à partir d'une matière qui ressemble de près mais surtout de loin à du caoutchouc bas de gamme et certainement pas eco-friendly.

C'est donc chaussée de ces espèces de monstres que je suis en train de m'enfoncer dans la boue, à six heures du matin, pour – je vous le donne en mille – aller rendre une petite visite à Jacqueline, Gisèle et Ginette.

On pourrait croire que je vous parle d'un trio de vieilles dames bienveillantes à qui il faudrait tenir compagnie le temps d'une tasse de thé plus que matinale, mais non : il s'agit simplement des trois petites poules rousses de ma tante Madeleine – rousse aussi pour le coup, bien qu'il n'y ait aucun rapport – auxquelles je dois subtiliser les œufs fraîchement pondus, le tout alors qu'il fait encore nuit noire sinon ce ne serait pas marrant.

Comment j'ai pu quitter Paris et ma vie de rêve (enfin sur le papier) pour me retrouver dans ce bourbier, je me le demande encore. Tout comme je me demande encore comment je vais bien pouvoir dérober ne serait-ce qu'un seul œuf à ce trio infernal qui garde le poulailler comme un dragon une grotte renfermant un précieux trésor. Ah oui, parce que je ne vous ai pas dit ? J'ai peur des poules. Et d'à peu près tous les animaux de la ferme qui ont passé le stade de « bébés cromeugnons ». Mais forcément, quand je suis arrivée hier chez Madeleine qui vit depuis toujours dans le fin fond de la campagne seine-et-marnaise, et que par politesse, je lui ai proposé de lui donner un coup de main, je n'ai pas osé lui dire que j'entendais par là des activités classiques comme faire la vaisselle, repasser les draps ou passer l'aspirateur en me trémoussant sur mon album préféré de Katy Perry. Et puis, je dois bien admettre que si je suis venue jusqu'ici, c'est pour changer d'air, m'accorder un retour aux sources, faire un break avec tout le superficiel qui encombre ma vie et enfin comprendre la valeur réelle de – aaaaaaaah !

...

Bon. Glisser peu gracieusement (mais très acrobatiquement) sur un mélange d'herbe mouillée, de paille et de fientes de volatiles et me retrouver étalée dans la boue jusqu'aux coudes, c'est fait. Je reste immobile quelques secondes, le temps de me dire que j'aimerais bien téléphoner à Hugo pour qu'il vienne me chercher là, maintenant, tout de suite. Et puis je me rappelle que dans cette partie du village, il n'y a pas de réseau. Et que de toute façon, je suis toujours privée de smartphone. Parce qu'apparemment, je passerais trop de temps dans le monde virtuel...

C'est vrai que si je le pouvais, je serais déjà en train de raconter ma mésaventure sur Twitter pour faire rire mes 8 076 followers, tout en prenant une photo du lever de soleil pour éblouir ceux qui me suivent sur Instagram. Et ma petite communauté aurait de quoi être éblouie : alors que les premiers rayons du soleil caressent timidement la plaine, la maison d'hôtes de Madeleine semble lentement se dessiner, telle une jolie chaumière que l'on ne trouve que dans les illustrations des contes de fées que j'avais l'habitude de lire quand j'étais petite et encore insouciante.

Le silence se brise au son des animaux qui se réveillent en douceur et des oiseaux qui entonnent gaiement les premières notes de leur chant mélodieux... avant que tout ce petit monde ne se fasse casser les oreilles par Alphonse, le coq de la ferme, qui s'égoïsille tant qu'il peut pour montrer qu'ici, c'est lui le chef. Un chef à crête, l'idée me fait doucement ricaner, jusqu'à ce que je m'aperçoive que la bête en question

me fonce dessus en se dandinant vigoureusement afin de me chasser de son territoire. Je n'aurais jamais cru dire cela un jour, mais Alphonse a l'air encore moins commode que mon collègue Franck, et croyez-moi sur parole, ce n'est pas peu dire !

Je me relève d'un bond et cours vers la maison aussi vite que ma condition physique déplorable me le permet, chacun de mes pas dans la gadoue résonnant d'un charmant « plotch » auquel répond le cri d'un coq passablement énervé, comme en témoignent ses ailes qui s'agitent frénétiquement dans tous les sens. Je suis d'une lenteur incroyable mais j'arrive néanmoins à lui claquer la porte sur le bec, tout en me promettant intérieurement de rester loin des animaux durant le reste de mon séjour. Je n'ai plus qu'à expliquer à Madeleine la raison pour laquelle ses hôtes devront se passer d'œufs frais ce matin...

|

JE TWITTE, DONC JE SUIS

Non. Non, non, non. Le réveil de mon smartphone a beau sonner depuis trois bonnes minutes, je ne peux pas ouvrir les yeux. Ou plus exactement, je ne veux pas ouvrir les yeux... Je n'ai jamais été du matin et je crois en toute honnêteté que je ne le serai jamais. Je glisse un bras hors de la couette pour essayer de trouver à tâtons l'appareil infernal qui gît quelque part sur le sol de la chambre. J'aurais pu le poser sur la table de nuit, comme le font la plupart des gens normaux, mais elle croule sous une pile – OK, peut-être plusieurs piles – de romans que je m'appête à lire. J'entrouvre difficilement un œil pour repérer la touche qui coupera cette sonnerie qui me vrille les tympan. C'est à ce moment que je vois tout plein de petits chiffres lumineux apparaître sur l'écran, juste à côté de l'icône de ma boîte mail et de celles de mes applications préfé-

rées. Des tas de chiffres. Correspondants à toutes les notifications que j'ai pu manquer depuis hier soir... Mon sang ne fait qu'un tour : il faut absolument que je rattrape ce que j'ai raté cette nuit, alors que je perdais bêtement mon temps à dormir !

Sans prendre la peine d'allumer la lampe de chevet – dans le brouillard dans lequel je me trouve, l'idée d'ouvrir les volets ne me viendrait même pas à l'esprit – je me redresse dans le lit, me cale le dos avec mon oreiller et commence à cliquer ici et là, ouvrant les applications les unes après les autres pour faire défiler les derniers messages, les nouvelles photos, les réponses aux messages, les commentaires sous les photos... Je survole du même œil scrutateur les dernières actualités, je parcours quelques articles qui me semblent intéressants, je me fais plaisir en lisant les posts des blogs auxquels je suis abonnée, comme celui de ma meilleure amie Audrey qui raconte avec un humour grinçant sa vie de *desperate housewife* plus vraie que nature. Depuis plusieurs mois, je suis devenue une adepte de cette routine matinale hyperconnectée : je like, je commente, je partage, je retweete et je recommence. Il m'arrive souvent de suivre de nouveaux comptes et quelquefois de masquer, voire bloquer des trolls – pour ma défense, ils avaient l'air tout à fait normaux au début de notre « relation » *via* Facebook, Twitter ou Instagram !

Je suis tellement plongée dans cette activité de la plus haute importance que je ne me rends pas tout de suite compte que Hugo se tient dans l'encadrement de

la porte. Quand je lève des yeux rendus hagards par la lumière bleue émise par l'écran, mon petit-ami-presque-fiancé me dévisage d'un air blasé, un peu contrarié, comme s'il m'avait prise sur le fait en train de manger des chips dans le lit, chose que je ne ferais jamais malgré mon amour inconditionnel pour les Pringles crème & oignon. Les cheveux châtain clair de mon bel amoureux sont encore légèrement mouillés, mais il est quasiment prêt à partir pour entamer une nouvelle journée de cours. J'adore sa tenue de prof modèle : jean brut pour faire cool, veste de costume pour faire sérieux, t-shirt à message pour faire... pour faire Hugo, quoi. Il a un humour très particulier, un peu à côté de la plaque... Ce n'est pas Dior, mais j'adore ! Ce matin, on peut lire sur le tissu en coton gris chiné le fameux proverbe : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi. » J'imagine sans peine combien ses élèves vont lui en faire baver aujourd'hui, ses longs monologues sur l'histoire de France ne pouvant raisonnablement pas être décrits comme « beaux », même s'ils peuvent se montrer ô combien intéressants. Sur cette réflexion un tantinet sarcastique que je prends soin de garder pour moi – on n'est jamais trop prudent –, je me décide enfin à rompre ce silence qui commence à devenir gênant.

— Tu es là depuis longtemps ?

En attendant sa réponse, je fais mine de lisser les plis de la couette autour de moi, tout en essayant tant bien que mal de dissimuler mon smartphone. Je n'ai rien à cacher, mais j'aime garder une part de mystère – c'est

important dans la vie de couple, non ? Hugo décroise les bras pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre.

— Quelques minutes à vrai dire, mais ça va, je te rassure : tu n'as pas battu ton record d'apnée dans le monde virtuel ce matin !

— Ah ah, très drôle...

Je ne sais pas très bien si son ton est amusé ou plutôt ironique. Hugo ne s'y connaît absolument pas en appareils connectés, il n'est pas du tout branché informatique, voire carrément vieux jeu quant à sa relation avec son téléphone qu'il n'utilise que pour... téléphoner. Et à sa mère en plus. Quand j'y pense, il ne doit pas avoir plus d'une dizaine de contacts dans son répertoire. C'est sans doute pour cela qu'il ne comprend pas que je puisse passer autant de temps sur les réseaux sociaux : ce phénomène le dépasse un peu, je crois.

Je bâille en m'étirant comme un chat – l'image est-elle moins sexy si je précise que je porte un pyjama en pilou ? – puis je me frotte les yeux qui sont toujours un peu écarquillés en raison du contraste entre la pénombre qui règne dans la pièce et de la lumière bleue de l'écran qui a martyrisé mes rétines et pupilles dès le réveil.

— Il est quelle heure au juste ? 7 heures 30, 8 heures ?

— Euh non, plutôt 8 heures 30 et c'est justement pour ça que...

— QUOI ?

Je me lève d'un bond, je dépasse Hugo qui n'a pas eu le temps de réagir et je m'enferme dans la salle de bains pour enchaîner rapidement douche, shampoing

et coup de peigne. Avec mes cheveux bruns coupés à la garçonne, ça ne devrait pas me prendre beaucoup de temps, mais je suis sûre que malgré tout, je serai encore et toujours en retard au bureau. Et on n'est que lundi... Autant dire que je commence la semaine avec un mauvais karma et des chakras en stress.

Je fais couler l'eau chaude et me frictionne la tête avec un shampooing « Délice à la mandarine » que je soupçonne de ne pas être aussi naturel et vivifiant qu'il le prétend. J'entends Hugo me parler à travers la porte que j'ai pris soin de fermer à clé, mes petits bourrelets et moi étant toujours très pudiques malgré nos années de vie commune avec ce charmant jeune homme. Évidemment, avec le bruit de l'eau qui coule et mes oreilles pleines de mousse, je ne comprends pas un strict mot de ce qu'il essaye de me dire mais ça ne peut pas être bien important... Il me racontera tout ça ce soir après le travail, on sera plus tranquilles.

Je finis de me laver, rincer, sécher en deux temps trois mouvements et je me précipite dans la chambre pour enfiler ma tenue de travail fétiche : slim noir qui coince un peu, chemisier (blanc aujourd'hui) et nouvelle petite veste prince-de-galles adorable que j'ai achetée en soldes et que... argh, que je ne peux visiblement plus fermer depuis que je l'ai rapportée à la maison il y a de cela huit jours à peine. Tant pis, je n'ai pas le temps de me changer, j'enfile une paire de ballerines que je choisis au hasard dans ma collection, je saisis au vol mon sac à main et mon tote-bag spécial escarpins – je ne peux décidément pas courir en stilet-

tos pour attraper le métro, n'est pas Carrie Bradshaw qui veut !

Avec une pointe de culpabilité, je balance les dernières croquettes au saumon dans la gamelle du chat et sors en trombe de l'appartement, juste après avoir jeté un dernier coup d'œil circulaire pour m'assurer que tout est parfaitement en ordre. Vu le silence qui règne dans notre petit nid d'amour, Hugo doit être déjà parti... J'ai un petit pincement au cœur en apercevant l'assiette de pancakes qu'il a préparés ce matin (ses cœurs ressemblent encore une fois à des têtes de Mickey) mais je n'ai vraiment pas le temps d'y goûter. Je me rattraperai ce soir s'il ne se venge pas sur eux quand il rentrera du collège à 17 heures 30. Je croise les doigts pour qu'il passe une bonne journée, et pas seulement parce que j'adore les pancakes aux formes improbables.